

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Y a rien là — La Troupe de théâtre d'Archambault (VLB éditeur)
Le théâtre et les opprimés

Denis Saint-Jacques

Numéro 15, août–septembre 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Jacques, D. (1979). Compte rendu de [Y a rien là — La Troupe de théâtre d'Archambault (VLB éditeur) : le théâtre et les opprimés]. *Lettres québécoises*, (15), 29–30.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le théâtre qu'on publie

Y a rien là

La Troupe de théâtre d'Archambault

(VLB éditeur)

Le théâtre et les opprimés

Pas plus qu'à la dernière chronique, ce que je vous recommande ici ne se pare de qualités littéraires très manifestes. Si vous aimez la vraie littérature, la belle, la grande, lisez le *Mac Beth* de Shakespeare traduit par Michel Garneau : vous verrez que les Anglais et les Québécois peuvent s'accorder avec les résultats les plus séduisants. Je ne vous en dirai rien ; il suffit de commencer à tourner les pages pour que le charme opère. Vous trouverez cela chez VLB qui s'affirme notre plus important éditeur de théâtre avec des livres toujours merveilleusement soignés. Au trio des dramaturges maison formé par Germain, Garneau et Beaulieu lui-même, s'ajoutaient récemment Gilbert LaRocque (*Le Refuge*) et les auteurs de l'oeuvre toute spéciale dont je veux vous entretenir maintenant.

Si je vous annonce une pièce produite par une équipe sans formation dramatique particulière et que ses auteurs mêmes qualifient de « tentatives maldroites et naïves », vous vous méfierez peut-être. Si j'ajoute que c'est là un travail scolaire issu d'un cours de Cegep français-202, vous vous rétracterez sû-

rement. Si, pour comble, je vous précise qu'il s'agit d'une création collective destinée à répondre au « besoin viscéral de s'exprimer », vous penserez à ces péchés d'adolescence de jeunes comédiens découvrant, — dans les deux sens, — leur nombril. Et prudents, pudiques, vous vous abstenrez d'aller plus avant. Vous vous tromperez, croyant avec un douteux allié, le directeur du pénitencier d'Archambault qu'« Y a rien là ! » Vous vous prendrez à la sentence dérisoire dont ironiquement le collectif d'auteurs a choisi de se servir pour la retourner contre le système qui lui refuse une voix. En effet, si vous cherchez de belles phrases, une dramaturgie habile et de nobles sentiments, « y a rien là » et vous pouvez passer : les prisonniers d'Archambault n'écrivent pas pour vous. Mais si vous acceptez que le théâtre puisse devenir un moyen grossier au service des opprimés, alors lisez ce livre au titre persifleur. La langue vulgaire, le manichéisme simple et la parodie caricaturale ne vous troubleront pas. Vous comprendrez qu'à la violence de la répression réponde le parti-pris de la révolte. L'élégance es-

thétique conviendrait pour le divertissement, mais pour la résistance, mieux vaut la sonorité rauque du cri collectif.

Littérature de prison donc, nous savons ce que c'est : Villon déjà nous avait versifié de jolies rimes à ce propos, et combien touchantes ! Plus récemment, Jean Genet avait filé de séductrices et vénéneuses proses au rouet de ses détentions. Mais je n'insiste pas, car cela ouvrirait une fausse piste. Ces écrivains ont utilisé la prison au profit du style, et ils importent plus à l'histoire de la littérature qu'à celle de l'enfermement carcéral. Il faut pouvoir penser autre chose : non des écrivains en prison, mais plutôt des prisonniers qui écrivent.

Qu'on s'y intéresse est récent. Cela pourrait dater dans la tradition francophone du *Surveiller et punir. Naissance de la prison* de Michel Foucault. Au Québec, l'emprisonnement des felquistes a sûrement favorisé une ouverture des intellectuels vers un milieu qui leur était resté jusqu'alors très étranger. Ainsi Paul Rose donne-t-il la préface de *Y a rien là !* et aujourd'hui existe une littérature carcérale dont une courte bibliographie pour le Québec se trouve dans le livre dont je vous parle.

Plus en effet qu'une simple pièce, le livre produit par la troupe de théâtre d'Archambault s'avère un document complexe sur la vie en pénitencier. Outre la préface de Paul Rose, on y trouve un avant-propos où se relate l'histoire du spectacle, une introduction qui pose le sujet de l'oeuvre même (conditions de détention engendrant une grève victorieuse), le texte dramatique,



et trois annexes : un essai sur la psychologie du détenu, un lexique de la langue des prisons et une bibliographie. On voit clairement que le souci d'information y prime sur tout autre. C'est un message qu'on nous adresse et où la forme n'a que le rôle de support. Oublions la littérature et entendons l'appel.

Cet appel, s'il n'en avait tenu qu'aux autorités pénitenciaires, nous ne l'aurions jamais reçu. Il faut lire l'avant-propos pour se rendre compte des embûches que les détenus ont dû contourner pour mener leur entreprise à terme. Curieux de conditions de production, je ne cache que cette partie du livre m'a fasciné. Je me demande combien de véritables « gens de théâtre » auraient accepté de travailler dans de telles conditions. Et quand, malgré tout, le travail a été achevé, alors survint l'oukase administratif interdisant de le rendre public. Heureusement, la technique du samizdat n'a rien de spécifiquement russe et le document a pu sortir. Exemple d'administration qui prétend d'une part qu'« y a rien là », mais qui d'autre part juge nécessaire d'interdire ce rien. Cette interdiction à elle seule rend nécessaire la lecture du livre.

Ici, on comprendra que je n'écris pas spécialement à titre de chroniqueur dramatique. L'ouvrage m'est parvenu comme relevant du genre dont je m'occupe normalement dans *Lettres québécoises*. On y trouve essentiellement un long texte dramatique. Je pourrais vous faire savoir si, à mon avis, comme théâtre cela vaut une lecture ; c'est bien mon rôle habituel. Très honnêtement, je dirai que pour cette fois, je ne me pose pas même la question. Il aurait été possible qu'*Une journée dans la vie d'Yvan Denissovitch* ne fût pas une véritable oeuvre littéraire, aurions-nous dû pour autant négliger de nous informer de ce qu'on nous y révélait ? N'en déplaise aux esthètes, il y a des cas où l'information compte avant toute beauté. Apprenons d'abord, le frisson d'agrément s'ajoutera peut-être par surcroît. Ce qu'on nous cache, ne tentons-nous pas de le savoir ? La sanction esthétique est-elle nécessaire ?

Mais pourquoi, s'il y a des renseignements à révéler ne pas recourir au document reportage, à la présentation directe des faits, pourquoi une pièce,

une fiction, l'imaginaire ? Ici encore, l'exemple de Soljenitsyne peut éclairer. Ce que nous connaissons du Goulag pour la plupart, il faut bien l'avouer, relève essentiellement du roman, de la fiction justement. Faudrait-il s'en scandaliser quand d'autre part de multiples témoignages d'ex-détenus attestent de la justesse de cette image ? Pour l'essentiel la vision du monde concentrationnaire soviétique proposée par le grand écrivain russe semble confirmée, mais plus encore, elle s'est imposée aux dépens de toute autre moins romanesque. C'est que la fiction a un pouvoir d'identification dont on se méfie parfois à juste titre, mais qui, en revanche, offre la possibilité d'éprouver le vécu de l'histoire présentée. Connaître l'existence des barbelés précise un savoir, se sentir derrière les barbelés est une expérience existentielle dont la mémoire reste marquée. Ainsi, les prisonniers d'Archambault ne veulent-ils pas tant nous instruire de leurs conditions de détention et de leur révolte, ils veulent nous les faire vivre.

Ils ont recours, comme on le fait normalement en tel cas, au réalisme le plus fruste, le plus direct. Cependant, la caricature très accusée par laquelle ils évoquent les divers agents du système carcéral résulte de ce que dans la réalité quotidienne c'est bien ainsi qu'ils se les représentent. Qui arrive à imaginer son semblable dans l'ennemi qui l'opprime ? Réellement pour ces détenus, les gens qui s'occupent d'eux sont des bourreaux. Il n'y a donc à toute fin pratique que protagoniste, détenu, et antagoniste, administration pénitentiaire : un héros, un monstre. Et si vous croyez à l'illusion de la réhabilitation lisez, vous serez édifié. Les détenus n'y voient eux que chantage et perversion.

Le héros doit vaincre le monstre ou l'inverse. L'action est en deux temps : celui de l'échec et celui de la victoire. Les huit tableaux de la pièce articulent ces deux moments en un système où les deux premiers tableaux et le dernier rapportent l'évolution d'une grève et encadrent cinq tableaux où un détenu solitaire souffre diverses formes de l'oppression carcérale. Comme dans l'univers du Goulag, la solidarité se révèle la clef du succès.

Vous suivrez le détenu de « la visite » où il perd ceux qu'il aime, à

« l'atelier » où on lui apprend un métier pour lequel il ne trouvera pas d'emploi, au « classement » où son officier le soumet au chantage, au « compte » où le gardien joue la bêtise de sa fonction, pour en finir à « la commission » où la révision de son cas se joue en cauchemar bureaucratique. On vous aura épargné le « trou », la violence sexuelle sur les jeunes détenus, les gaz et les meurtres. Vous serez aisément convaincus que nous disposons là d'un excellent appareil pour la reproduction de la criminalité. Vous verrez moins bien la grève qui apparaît surtout comme réponse et recherche d'issue. Vous comprendrez aisément comment l'oppression, fût-elle « humaine » et « juste » n'offre d'alternative que l'assujettissement ou la résistance collective.

Sur ce livre, grave et important, je n'ajouterais rien de plus sauf pour prévenir une réaction très plausible et qui risque d'aveugler le lecteur. J'avouerai moi-même avoir un moment considéré que les prisonniers d'un pénitencier à sécurité maximum peuvent difficilement figurer aux côtés des innocents. Ce sont généralement des criminels, « violents et dangereux » et leurs rapports entre eux n'ont rien de très admirable : meurtre, viol, chantage, délation, leurs crimes ne sont pas tous d'avant la prison. N'ont-ils pas après tout un peu ce qu'ils méritent ? Ne faut-il pas les surveiller et les punir ? Mais surtout quoi faire d'autre avec des gens dont la liberté représente un péril pour la société ? Réaction fataliste qui s'accorde aux contraintes de « l'ordre des choses ».

Non, l'oppression ne saurait être un bien et nous ne saurions tolérer les « bavures » peut-être inhérentes au système qui les reproduit. L'institution carcérale, dans son état actuel, est un scandale. Il faut que nous puissions le penser, que nous puissions y penser. Ce livre qui fait une irruption imprévue dans notre littérature est un appel urgent, pas un jeu gratuit. Pourrons-nous l'entendre, ou est-ce que préoccupé ailleurs, de « notre » souveraineté par exemple, nous penserons de « leur » oppression qu'« y a rien là ! »

Denis Saint-Jacques